

Une histoire allemande

Le dimanche où je suis devenu champion du monde, de Friedrich Christian Delius, traduit de l'allemand par Jean-Claude Capèle. Éditions Fayard, 162 pages, 15 euros.

Le dimanche 4 juillet 1954, sur la pelouse du Wankdorf-Stadion de Berne, à la 85e minute de jeu, Helmut Rahn marque le 3e but qui offre à la RFA le titre de championne du monde de football, face à la Hongrie. Ce jour-là, dans un petit village de la Hesse, au cœur de l'Allemagne, un garçon de onze ans n'ose pas laisser éclater sa joie, tandis que lui parvient l'écho des clameurs du stade. Depuis le début du match, seul dans le bureau de son père, au milieu des ouvrages de théologie et des images pieuses, il est resté rivé au poste de radio qui diffuse la rencontre. Il est l'aîné des enfants du pasteur local. La portée de ce qu'il vit excède de très loin le simple cadre du sport. À l'unisson de ce que le pays est en train de vivre. Le récit de Friedrich Christian Delius, paru en 1994 et qui nous parvient dans une traduction particulièrement soignée de Jean-Claude Capèle, constitue l'une des évocations les plus saisissantes de ce qui se joua ce jour-là.

Celui qui raconte aujourd'hui, avec le regard de l'adulte, n'est autre que Delius lui-même. À quatre décennies de distance, alors que le mur n'est tombé que depuis cinq ans, il fait retour sur ce qu'on peut considérer comme un véritable événement fondateur pour toute une génération d'Allemands. D'autant qu'en juillet 1990 s'était produit quelque chose de similaire, en résonance avec le « miracle de Berne » : une autre finale de coupe du monde, gagnée par l'Allemagne en Italie, précédait de quelques semaines la réunification. Comme si, à ces deux reprises, le football avait permis au pays de s'affirmer. On en comprend les raisons en lisant le récit de F. C. Delius. Ce matin-là, la volée des cloches de la paroisse semble ne pas devoir s'arrêter, alors que le narrateur ne désire que rester encore un peu au lit et se prélasser à la façon du propre à rien de Joseph von Eichendorff, figure emblématique, au XIXe siècle, de la rupture romantique avec l'impératif catégorique du devoir. On entendra plus tard les premiers vers d'un poème célèbre de l'écrivain. Au milieu d'une myriade d'autres références. C'est en effet contre le poids d'un long héritage que cette histoire s'élève : le 4 juillet 1954, il est à la fois possible de clamer le mot « victoire » et de s'affranchir de l'obligation luthérienne de retenue, sans prêter le flanc au soupçon.

La matinée va offrir une succession d'illustrations de ces interdits multiples. Avec le rituel immuable des cloches, puis du petit déjeuner et du départ à l'office. Le père, inspiré par les voix terribles de l'Ancien Testament, y fait sa prédication. Puis c'est le retour, la cérémonie du repas encadrée par de nouvelles prières, ensuite l'obligation de silence absolu dans la maison. Quand vient l'heure du match, la radio est réglée au plus bas. Le narrateur éprouve la sensation continue d'un filet tenu étroitement serré autour de lui. En même temps que son regard se trouve enfermé dans les limites d'un monde minuscule, borné par les maisons serrées autour du temple et les collines toutes proches. À quelques dizaines de kilomètres commence l'empire du mal, la RDA, désignée à l'Ouest comme « la zone ». Dans la RFA du miracle économique, le conformisme tient lieu de règle morale, le quiétisme de mode de pensée. La façon la plus commode de vivre avec un passé que l'on sait ne pas pouvoir surmonter ? F. C. Delius signifie subtilement cette ambiance atone et guindée à travers sa relation des heures qui précèdent le match. Il souligne l'omniprésence de la religion et de ses commandements, alors que l'Ancien Testament grouille de figures injustes et sanguinaires, tel Abraham prêt à égorger son fils sur l'autel de son Dieu. Neuf ans après la capitulation sans

condition, la victoire de Berne avait été la première possibilité d'une affirmation. Non sans confusion : certains avaient chanté la première strophe interdite du Deutschland über Alles. Quant au narrateur, il avait lentement laissé éclater sa joie, contre son habitude de refoulement. Il en fait aujourd'hui le récit, tendu à l'extrême. L'écriture, à ce niveau, produit inévitablement de l'intelligence historique.